La nouvelle de Griselda et les *Seniles* de Pétrarque

Maria Cristina Panzera

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/614>

DOI : 10.4000/cei.614

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2006

Pagination : 33-49

ISBN : 978-2-84310-081-9

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Maria Cristina Panzera, « La nouvelle de Griselda et les *Seniles* de Pétrarque », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 15 octobre 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cei/614> ; DOI : 10.4000/cei.614

LA NOUVELLE DE GRISELDA ET LES *SENILES* DE PÉTRARQUE

Maria Cristina Panzera

Université d'Avignon

L'histoire de la patiente Griselda, dont les motifs remontent probablement à des origines folkloriques lointaines, doit son immense fortune à la nouvelle de Boccace et en particulier à sa réécriture sous la plume de Pétrarque¹. Plusieurs critiques se sont déjà attachés à définir les aspects formels et idéologiques de cette traduction-réécriture qu'est le *De insigni obedientia et fide uxoria* de Pétrarque par rapport à la dernière nouvelle du *Décameron* : ainsi les analyses comparatives entre les deux récits ont permis de comprendre les différentes stratégies narratives, de dégager les intentions implicites et de mettre en lumière les choix stylistiques propres à chaque auteur. De plus, le dossier déjà important des recherches sur la Griselda s'est enrichi profitablement à l'occasion des récentes célébrations pour l'anniversaire de la naissance de Pétrarque².

1. Sur le problème des sources, on peut faire référence à l'introduction de *La storia di Griselda in Europa* (Atti del Convegno: *Modi dell'intertestualità: la storia di Griselda in Europa*, L'Aquila, 12-14 maggio 1988), ed. Raffaele Morabito, L'Aquila-Roma, Japadre Editore, 1990; et en particulier pour le rapport à établir entre l'histoire de Griselda et le *Lai de Fresne* de Marie de France, voir Luciano ROSSI, «Das Dekameron und die romanische Tradition: die ausserordentliche Geduld der Griselda», *Vox Romanica*, XLIV (1985), p.16-32. Pour la fortune de Griselda à l'échelle internationale, on consultera utilement les articles et les traductions réunis dans les deux volumes *L'histoire de Griselda: une femme exemplaire dans les littératures européennes*, tome 1 : *Prose et poésie*, sous la direction de Jean-Luc Nardone et Henri Lamarque, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, et tome 2 : *Théâtre*, *ibid.*, 2002.

2. Henri LAMARQUE, «La Griselda de Pétrarque: essai d'interprétation de la *Senilis* XVII, 3», *Les Cahiers de l'Humanisme*, III (2003) (*Pétrarque épistolier*. Actes des Journées d'études, Université de Toulouse-Le-Mirail, Toulouse, 26 et 27 mars 1999), p. 81-95.

La question qui va nous permettre, alors, d'aborder le sujet sous un angle quelque peu différent concerne non pas directement l'analyse de la nouvelle, mais plutôt le rapport entre celle-ci et son contexte épistolaire. En effet, tout comme la nouvelle de Griselda occupait la position finale dans le *Décameron*, de même elle eut le privilège de clore le recueil des lettres de vieillesse de Pétrarque, se trouvant insérée dans le cadre de la dernière correspondance du poète avec Boccace, juste avant la lettre à la postérité qui forme, à elle seule, le livre XVIII des *Seniles*³. Au-delà de son intention déclarée, qui est de rendre hommage à l'art narratif de Boccace, cette traduction se charge en aval d'autres significations particulières du fait de son enchâssement dans un recueil épistolaire. Comment, alors, Pétrarque assure-t-il la continuité entre la nouvelle et les lettres adressées à Boccace et comment, en outre, pouvons-nous rattacher la problématique du livre XVII des *Seniles*, dans lequel la Griselda est placée, au reste du recueil ?

À la mort de son ami Ludovic de Beringen, dédicataire du recueil des lettres *Familiars*, Pétrarque décide de commencer un deuxième recueil qu'il offre à Francesco Nelli, baptisé du nom grec de Simonide : c'est le recueil des *Seniles*, les cent trente lettres de la vieillesse, en dix-huit livres, qui accompagneront les dernières années de la vie de l'auteur. Rassemblées selon un dessein bien précis, ces lettres forment un ouvrage où l'on peut reconnaître, d'après les spécialistes, « l'intention de l'auteur de livrer, dans une perspective idéale et exemplaire, un témoignage historique de vie et de réflexion ⁴ ».

Un chapitre de cette biographie idéale et exemplaire est représenté par la réécriture de la nouvelle de Griselda. Le petit dossier épistolaire qui

3. La composition de la lettre à la postérité remonterait aux années 1347-1353 d'après Francisco RICO, « Il nucleo della Posteritati (e le autobiografie di Petrarca) », in *Motivi e forme delle « Familiari » di Francesco Petrarca*, a cura di Claudia Berra, Milan, Cisalpino, 2003, p. 1-19, qui ajoute : « alcuni passaggi furono scritti o riveduti nientemeno che intorno al 1372, quando l'epistola veniva sognata come ultimo libro delle *Senili*, colophon di un'intera vita ».

4. Nous citons l'introduction à PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, tome I : livres I-III, édition critique d'Elvira Nota, traduction de F. Castelli, F. Fabre, A. de Rosny, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. LI. Jusqu'à présent, ce travail d'édition très méritoire a également mis à notre disposition les livres IV-XI, précisément les *Lettres de la vieillesse* IV-VII, Paris, Les Belles Lettres, 2003 (aux traducteurs s'ajoute Laure Schebat), et les *Lettres de la vieillesse* VIII-XI, traduction de Claude Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2004. Pour les autres livres, il faudra se référer à la vieille traduction italienne de Giuseppe FRACASSETTI, *Lettere Senili di Francesco Petrarca*, Florence, Le Monnier, 1869-1870. Pour l'original en latin, j'ai pu consulter l'édition *Francisci Petrarcae Opera quae extant omnia*, Basileae, per Sebastianum Henricpetri, 1581, à la bibliothèque municipale de Grenoble.

accompagne la nouvelle se compose de quatre lettres de Pétrarque à Boccace, échelonnées de 1373 à 1374. Leur succession à l'intérieur du dernier livre des *Seniles* est le résultat d'une opération philologique de la part de l'auteur, qui les avait écrites dans un ordre chronologique un peu différent. D'abord la lettre qui contient la nouvelle latine de Griselda, la *Sen.* XVII, 3, inspirée par une lecture occasionnelle du *Décameron* dans le courant des premiers mois de 1373⁵. Pétrarque aurait dû répondre auparavant à une lettre de Boccace qu'il avait laissée de côté, piqué au vif par certains propos par lesquels son ami lui recommandait de se reposer et de s'abstenir des études : il y répondra dans un deuxième temps, par le biais de la *Sen.* XVII, 2 qui porte la date du 28 avril 1373 (« ad Iohannem de Certaldo, de non interrompendo per etatem studio⁶ »). La lettre *Sen.* XVII, 1 n'est qu'un simple billet expliquant les circonstances de composition de deux autres épîtres :

Ad literas tuas [nihil] respondere decreveram. Continebant enim utiles licet amicabilesque sententias, vehementer tamen a meis sensibus abhorrentes. Incidit michi interim voluntas de re alia non parvam tibi epystulam scribendi, quam cum lituris obsitam rescribere pararem, amicus quidam, pene iugiter egrotantem miseratus, hunc michi abstulit laborem⁷.

La lettre autographe sur la dignité des études et celle qui contient la Griselda, recopiée par un ami de l'auteur, furent donc envoyées à Boccace dans le courant de l'été 1373 avec la *Sen.* XVII, 1 qui leur servait d'introduction ou de préface : malheureusement pour Boccace elles n'arrivèrent pas à destination. La *Sen.* XVII, 4, du 6 juin 1374, nous informe alors d'un nouvel envoi : Pétrarque y ajoute de nouvelles considérations sur l'histoire de Griselda, concernant notamment son exemplarité que l'auteur compare à celle des héros de l'histoire romaine (Curius, Mucius, Decius, etc., et parmi les femmes Porcia, Hipsicratea, Alceste). Cette der-

5. Il s'agit de mars 1373 selon L.C. Rossi in Giovanni BOCCACCIO – Francesco PETRARCA, *Griselda*, texte et notes de Luca Carlo Rossi, Palerme, Sellerio, 1991 (notre édition de référence pour le texte des deux nouvelles : à partir de maintenant nous citons respectivement *Griselda* et *De insigni obedientia*).

6. « A Jean Boccace, il ne faut pas interrompre les études à cause de l'âge ».

7. Francesco PETRARCA, *Epistole*, ed. Ugo Dotti, Turin, Utet, 1983, p. 843 ; nous avons intégré la négation 'nihil' qui manque dans le texte, bien que la traduction de Dotti soit : « Avevo deciso di non risponderti affatto ». En attendant les travaux d'Elvira Nota et des traducteurs français pour le livre XVII des *Seniles*, nous proposons la traduction suivante : « J'avais décidé de ne rien répondre à ta lettre. Elle contenait en effet des conseils certes utiles et inspirés par ton amitié, mais trop contraires à mes idées. Entre-temps, j'ai eu envie de t'écrire une lettre assez longue sur un autre sujet, et alors que j'étais sur le point de la recopier à partir d'un brouillon surchargé de ratures, un ami, pris de compassion à cause de mon état persistant d'infirmité, endossa cette tâche ».

nière lettre s'achève par un adieu de l'auteur à son projet d'échange épistolaire (« Valet amici. Valet epistole⁸ ») : Pétrarque prend ainsi définitivement congé de cette forme particulière de conversation par le biais de la plume qu'il avait exhumée, le premier, de la latinité⁹.

La lettre, donc, et la nouvelle, deux genres fortement orientés vers la communication, où l'écriture remplace la voix. Deux genres, en outre, qui venaient tout juste de trouver leur codification littéraire : la nouvelle avec Boccace, la lettre humaniste avec Pétrarque. Depuis les recherches de Gabriella Albanese, on connaît le rôle de modèle que le *De insigni obedientia* de Pétrarque a joué dans le développement de la nouvelle à la Renaissance, y compris pour ce qui est de la typologie de la nouvelle isolée ou *spicciolata* : autonome par rapport à un recueil, libérée du récit cadre, la nouvelle humaniste et courtesane souffre tout juste le cadre d'une lettre, occasion d'une dédicace obligeante ou d'une simple déclaration d'intentions¹⁰. Cette évolution structurale qui consiste en l'association de la nouvelle à la lettre venait modifier sensiblement le rapport entre destinataire, message et destinataire du récit :

L'epistola per traghettare il racconto, dunque: un fortunato correttivo per reinterpretare in senso umanistico la geniale polarità di *récit e discours*, di oralità e scrittura, offerta dalla struttura a cornice de *Decameron*¹¹.

D'une part il y avait, en effet, l'architecture complexe du *Décameron*, où les voix narratrices et les instances du discours se multiplient et où la voix de l'auteur se dérobe, comme pour laisser à la nouvelle son statut naturel de récit tiré de la conversation. D'autre part, une structure dialogique plus simple, du narrateur à son destinataire d'élection, par conséquent une meilleure emprise du « je » sur la matière du récit et un contrôle plus efficace sur les effets visés. Le discours sur le récit, à savoir la fonction « méta-

8. « Adieu mes amis. Adieu mes lettres ».

9. Cette idée de la lettre comme substitut de la conversation se retrouve par exemple dans l'épître *Familiars* I, 5, § 15 : « Quodsi omnino videri volumus, ostentemus nos in libris, in epystolis colloquamur », cité par Claire CABAILLOT, « Les *Familiars* de Pétrarque ou l'essor de l'épistolographie humaniste », *Arzànà*, 3 (1995), p. 93-122, à p. 93.

10. Gabriella ALBANESE, « Fortuna umanistica della Griselda », *Quaderni Petrarqueschi*, IX-X (1992-1993), p. 571-628, repris dans EAD., « La novella di Griselda », in *Petrarca e il petrarchismo. Un'ideologia della letteratura*, Alessandria, Ed. dell'Orso, 1994, p. XIX-XLIX. Plus récemment, EAD., « Da Petrarca a Piccolomini: codificazione della novella umanistica », in *Favole, parabole, istorie. Le forme della scrittura novellistica dal Medioevo al Rinascimento*, a cura di Gabriella Albanese, Lucia Battaglia Ricci e Rosella Bessi, Rome, Salerno Editrice, 2000, p. 257-308.

11. « La lettre, donc, pour transmettre la nouvelle : voilà un correctif efficace pour réinterpréter à la manière des humanistes la polarité géniale entre récit et discours, entre oralité et écriture, que le *Décameron* offrait par sa structure, par le biais du récit cadre » ; Gabriella ALBANESE, « Fortuna umanistica della Griselda », cit., p. 606.

narrative” qui dans le *Décameron* s’affirme tantôt à travers les commentaires des dix membres de la *brigata*, tantôt à l’occasion de l’intervention directe de l’auteur, se trouve ainsi renforcée dans le cadre de la lettre-nouvelle humaniste, ce qui laisse entrevoir une nouvelle conception de la figure de l’écrivain.

Tout comme la lettre, la nouvelle est une forme littéraire qui a trait à la conversation et à l’oralité. Quand on raconte une nouvelle on ne fait que remettre en circulation le récit d’un fait mémorable que l’on a entendu, et on le raconte pour communiquer à autrui un message particulier dans un contexte communicatif particulier, à des fins de persuasion ou de récréation. Pour le cas de Griselda, c’est un conteur d’exception qui nous témoigne de ce circuit communicatif, dans la *Sen.* XVII, 3 :

In altero autem ystoriam ultimam et multis precedencium longe dissimilem posuisti, que ita michi placuit meque detinuit ut, inter tot curas que pene mei ipsius immemorem me fecere, illam memorie mandare voluerim, ut et ipse eam animo quociens vellem non sine voluptate repeterem, et amicis ut fit confabulantibus renarrarem, si quando aliquid tale incidisset. Quod cum brevi postmodum fecissem gratumque audientibus cognovissem, subito talis interloquendum cogitatio supervenit, fieri posse ut nostri etiam sermonis ignaros tam dulcis ystoria delectaret, cum et michi semper ante multos annos audita placuisset etc.¹²

À chaque “exécution” du récit, à chaque occasion d’en renouveler l’énonciation, correspond une situation communicative précise : la conversation entre amis («amicis [...] confabulantibus»), la notion de plaisir («non sine voluptate [...] gratumque», «delectaret», «placuisset»), la pertinence du thème et de la morale («si quando aliquid tale incidisset»). Aussi, l’écriture de la nouvelle et son envoi au moyen d’une lettre prolongent-ils le charme de la conversation dans une dimension plus intime, renouant avec le dialogue entre amis, mais au-delà des contraintes de l’espace et du temps.

12. *Sen.* XVII, 3 dans l’édition et la traduction d’Henri LAMARQUE, «Pétrarque, *De oboedientia et fide uxoria*, in *Seniles*, XVII, 3, 1373», article publié dans le volume *L’histoire de Griselda une femme exemplaire dans les littératures européennes*, tome 1 : *Prose et poésie*, cit., p. 68 : «À l’autre bout tu as placé une histoire fort différente de bien des précédentes et elle m’a tellement plu, tellement intéressé qu’au milieu de tant de soucis qui m’ont presque fait perdre la notion de ma propre personne, je décidai de l’apprendre par cœur ; je voulais, quand j’en aurais envie, me la rappeler à moi-même pour mon plaisir et la raconter, comme on le fait, dans une conversation avec mes amis, pour le cas où elle viendrait à tomber sur un tel sujet. C’est ce que je fis peu de temps après : je voyais qu’on aimait me l’entendre raconter, quand soudain, en plein récit, une idée me traversa l’esprit : il n’était pas impossible que des gens ignorants de notre langue prissent plaisir aussi à une histoire si attendrissante ; elle m’avait toujours plu quand je l’avais entendu raconter bien des années auparavant [...] ».

À l'écrit, la nouvelle se fige, soustraite aux aléas de l'échange verbal, où la maîtrise de l'énonciateur sur la réception du message n'est jamais parfaitement assurée. On le voit dans la *Sen.* XVII, 4, lorsque Pétrarque nous informe des réactions assez variées qu'avait produites sur son entourage la lecture de l'histoire de Griselda : l'ami padouan contraint d'interrompre sa lecture, fondant en larmes (« subito fletu preventus »), et l'autre, originaire de Vérone, qui au contraire garde tout son sang froid, en lecteur désabusé, du moment où il ne croit pas à l'authenticité et à l'historicité de la nouvelle : « Ubi, queso, tantus amor coniugalis ? Ubi par fides ? Ubi tam insignis patientia et constantia ?¹³ ».

D'où la nécessité, pour l'auteur, d'exercer un contrôle plus direct sur son œuvre, associant le récit au discours sur le récit : tâche de glossateur, de moraliste et d'historien que Pétrarque endosse dans l'espace de la lettre. Dans la tradition médiévale on connaît, certes, l'importance attribuée à la lettre de dédicace accompagnant la présentation d'un ouvrage à un protecteur, comme l'épître de Dante à Cangrande della Scala pour le *Paradis*, qui offre un commentaire d'auteur très ponctuel, véritable *vademecum* au service de l'ouvrage. Mais l'opération de Pétrarque est différente : c'est précisément le statut littéraire de la lettre qui change, car désormais elle fait parti d'un recueil composé et organisé en vue d'un dessein d'ensemble cohérent, sur le modèle des recueils de Cicéron.

Bien que le *De insigni obedientia* de Pétrarque ait connu dès le ^{xv}e siècle une tradition majoritairement autonome par rapport au recueil des *Seniles*, signe que les deux genres de la nouvelle et de la lettre-traité n'étaient pas toujours prêts à se fondre dans l'horizon d'attente des lecteurs¹⁴, il est sans doute légitime de lui attribuer des fonctions et des significations autant par rapport à son contexte d'origine, à savoir la correspondance avec Boccace, que par rapport à celui où Pétrarque l'a placé, le recueil épistolaire de sa vieillesse. Le premier problème qui se présente, alors, est celui de l'interprétation allégorique de la nouvelle.

Nous avons déjà évoqué, d'après la *Sen.* XVII, 4, ces conversations entre amis qui donnaient parfois l'occasion à Pétrarque de raconter la Griselda : « si quando aliquid tale incidisset ». Il aurait été, certes, intéres-

13. LAMARQUE, « Pétrarque », cit., p. 98 : « Où trouver, je te prie, amour conjugal si grand, où pareille fidélité, où patience et fermeté d'âme si remarquables ? ».

14. Sur les manuscrits et leur typologie, voir Francesco PETRARCA, *De insigni obedientia et fide uxoria. Il codice Riccardiano 991*, a cura di Gabriella Albanese, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1998, p. 38-39.

sant de connaître plus précisément le sujet de ces conversations : quelle était, en effet, la moralité de cette nouvelle de Boccace selon Pétrarque et selon le public de l'époque ? Voilà qui aurait bien tiré d'embarras les interprètes modernes. Car si l'obéissance et la fidélité sont des vertus que le personnage de Griselda possède au plus haut degré, comme Pétrarque le proclame dès le titre de sa nouvelle, la valeur exemplaire de ces vertus, on le sait, est loin d'être incontestable. Par son expérience, Griselda réalise la conciliation des opposés : la grandeur d'âme dans le dénuement, la force dans l'annihilation extrême de la volonté. Etrange nouvelle qui nous propose en exemple le martyr psychologique d'une héroïne entièrement soumise à une série d'épreuves de plus en plus cruelles de la part d'un mari, le marquis de Saluces, que Boccace disait atteint d'une forme obscure de déraison, « *matta bestialità* »¹⁵.

Chez Boccace, cette dimension problématique de la nouvelle semble obéir à une stratégie bien précise. En effet, le problème est posé d'emblée par la distance que l'ironie installe entre la voix narratrice et le récit, introduisant une cassure par rapport au ton général de la dixième journée du *Décameron* : Dionée va, certes, respecter le choix d'un personnage de haut rang pour traiter du thème commun qui est « *di chi liberalmente o vero magnificamente alcuna cosa operasse intorno a' fatti d'amore o d'altra cosa* »¹⁶, mais il s'autorise également la critique, comme dans son célèbre commentaire final :

Chi avrebbe, altri che Griselda, potuto col viso non solamente asciutto ma lieto soffrir le rigide e mai più non udite pruove da Gualtier fatte ? Al quale non sarebbe forse stato male investito d'essersi abbattuto a una che quando, fuor di casa, l'avesse fuori in camicia cacciata, s'avesse sì a un altro fatto scuotere il pilliccione che riuscito ne fosse una bella roba¹⁷.

15. Giovanni BOCCACCIO, *Decameron*, a cura di Vittore Branca, Turin, Einaudi, 1980, § 3, p. 1233. Cette expression, qui reprend un passage de l'*Enfer* de Dante (XI, 82-83), est traduite par « une cruauté stupide » dans BOCCACE, *Décameron*, trad. sous la direction de Christian Bec, Paris, Librairie Générale Française (Le livre de Poche) 1994, p. 841.

16. BOCCACCIO, *Decameron*, cit., p. 1111. Dans la trad. cit. : « [...] on devise de ceux qui ont agi en amour ou en autre matière avec libéralité ou magnificence » (p. 759).

17. Nous suivons le texte et la traduction données par Jean-Luc Nardone dans son article « Boccace, *Décameron* (X, 10), 1350 », in *L'histoire de Griselda une femme exemplaire*, cit., p. 29-57, p. 57 : « Qui d'autre que Griselda aurait pu, non seulement sans verser de larmes mais, en plus, en souriant, endurer les rudes épreuves, plus inouïes que jamais, imposées par Gualtieri ? Et pour ce dernier, cela n'aurait peut-être pas été un mal s'il était tombé sur une femme qui, chassée de sa maison en chemise, serait allée se faire secouer la croupe par un autre, dont elle aurait obtenu une belle toilette ».

À bien regarder, l'incrédulité de Dionée n'est pas différente de celle qu'affiche l'ami véronais de Pétrarque dans la *Sen.* XVII, 4, la pointe libertine mise à part, lorsqu'il avance des doutes sur l'authenticité du récit, de sorte que l'on pourrait lui adresser presque les mêmes reproches, à savoir que les hommes devraient cesser de mesurer les autres à leur aune («mensura sua omnia metientes») et de considérer comme improbables les comportements d'exception pour la seule raison qu'ils ne seraient pas capables de les reproduire¹⁸. Chez Boccace, comme chez Pétrarque, il est au fond question du statut de la fiction narrative et de son rapport au lecteur implicite de la nouvelle: que la possibilité d'une critique par le rire soit écartée par Pétrarque et qu'elle soit remplacée par le débat sur l'historicité des personnages, n'est que l'une des marques de l'écart idéologique profond qui existe entre les deux auteurs¹⁹.

Réalité et idéalité, historicité et fiction littéraire: devant ce dilemme, l'exemple de Griselda semble échouer, quant à ses possibilités de persuasion. La nouvelle que Pétrarque a choisie dans le *Décameron* est l'une des plus éloignées du modèle de récit traditionnel, ou du moins, du modèle le plus répandu dans le recueil de Boccace; on y trouve mélangés les éléments narratifs de la fable, du roman courtois, de l'hagiographie, au point que l'on pourrait parler d'une «anti-nouvelle», pour reprendre la définition de Claude Perrus²⁰. D'où la possibilité de repérer plusieurs degrés de lecture, dont la recherche d'une signification symbolique ou allégorique que Boccace aurait attribuée à Griselda: figure du Christ, ou de la Vierge Marie, mais aussi allégorie de la lutte de l'homme contre la fortune²¹.

18. *Sen.* XVII, 4: «Erat autem prona responsio: esse nonnullos qui quecumque difficilia eis sint, impossibilia omnibus arbitrentur»; dans la trad. de H. Lamarque, cit., p. 99 «d'autre part la réponse était aisée: "Il y a des gens qui considèrent comme une impossibilité pour tous ce qui leur est à eux difficile [...]».

19. Pour la comparaison entre la nouvelle de Boccace et la traduction de Pétrarque restent fondamentales les contributions de J. Burke SEVERS, *The Literary Relationships of Chaucer's Clerks Tales*, New York, 1942, Archon reprint, 1972, et Guido MARTELOTTI, «Momenti narrativi del Petrarca», *Studi petrarcheschi*, 4 (1951), p. 7-33, republié in IDEM, *Scritti petrarcheschi*, a cura di M. Feo e S. Rizzo, Padoue, Antenore, 1983, p. 179-206.

20. Claude PERRUS, «La nouvelle X, 10 du *Décameron*: une anti-nouvelle?», *Arzanà*, 3 (1995), p. 129-156. Sur le statut narratif ambigu de la Griselda de Boccace insiste particulièrement Giulio SAVELLI, «Struttura e valori nella novella di Griselda», *Studi sul Boccaccio*, XIV (1983-84), p. 278-301.

21. Comme l'interprétation de la nouvelle de Boccace n'est pas le problème central de notre recherche, nous limitons les renvois aux titres principaux de la vaste bibliographie existante: outre les titres cités dans la note précédente, Vittore BRANCA, «Origini e fortuna europea della Griselda», in IDEM, *Boccaccio medievale*, Florence, Sansoni, 1986; Marga COTTINO-JONES, «Realtà e mito in Griselda», in *Problemi*, 11/12 (1968), p. 522-523; EADEM, «Fabula vs. Figura: Another Interpretation of the Griselda Story», *Italica*, L (1973), p. 38-52; Giorgio BARBERI SQUAROTTI, «L'ambigua sociologia di Griselda», *Annali della Facoltà di Magistero dell'Università di Palermo*, 1970, p. 342-345.

Dans sa réécriture de la nouvelle, Pétrarque ne se limite pas à des changements d'ordre rhétorique ou formel, mais il soumet la narration à une stratégie narrative subordonnée à sa propre interprétation du récit. En particulier, il met l'accent sur deux aspects de la narration : l'historicité et l'exemplarité, c'est-à-dire le *sensus historicus* et le *sensus figuralis*. Nous avons déjà mentionné le passage de la *Sen.* XVII, 4 où Pétrarque propose une comparaison entre Griselda et les héros de l'histoire romaine. Le style du récit, comme l'a bien démontré Martellotti, s'apparente à celui de l'historiographie : l'*excursus* d'ouverture sur la géographie du Piémont et de la région de Saluces, le souci de crédibilité historique qui se manifeste dans les détails de la succession temporelle des événements et dans la description des situations et des gestes des personnages, mais aussi la dilatation rhétorique des dialogues, en particulier pour les discours de Griselda qui font penser aux héros de Tite Live, tout renvoie au goût de Pétrarque pour les Histoires²². De plus, le nouveau récit se dote d'une moralité explicite, à la manière des recueils exemplaires traditionnels. Pour Pétrarque, les vicissitudes de Griselda se prêtent à une lecture allégorique bien précise, comme il le déclare dans son commentaire final :

Abunde ego constantibus viris ascripserim, quisquis is fuerit, qui pro Deo suo sine murmure patiat quod pro suo mortali coniuge rusticana hec muliercula passa est²³.

Cette moralité, qui fait de Griselda l'allégorie de l'âme fidèle à Dieu à travers les différentes épreuves de la vie, vient expliciter dans la conclusion tout un système de références et d'allusions qui émaillent le récit, rapprochant l'héroïne des figures bibliques de Job et d'Abraham, par l'intermédiaire des ouvrages de Saint Augustin²⁴. Griselda *patiens* et *triumphans* est donc le modèle du parfait chrétien face à la tentation²⁵. Sans nous éloigner

22. Pour cette analyse, voir MARTELOTTI, *Momenti narrativi*, cit.

23. *De insigni obedientia* § 59. Dans la traduction d'H. Lamarque, cit., p. 97 : « Pour moi, je n'hésiterais pas à mettre au nombre des hommes au cœur ferme celui, quel qu'il soit, qui souffrirait sans murmurer pour son Dieu ce que cette pauvre paysanne a souffert pour son époux mortel ».

24. A ce sujet, voir la belle contribution de Rossella BESSI, *La Griselda del Petrarca*, in *La novella italiana. Atti del Convegno di Caprarola (19-24 settembre 1988)*, Rome, Salerno Editrice, 1989, vol. II, p. 711-726.

25. Peut-on s'autoriser d'autres lectures qui dépassent ces proclamations de Pétrarque ? C'est ce que propose Henri Lamarque dans sa récente analyse de la nouvelle au sujet de la mystique de l'amour, dans le sens d'une idéalisation chez Pétrarque du comportement de la femme au sein du couple marié, voir H. LAMARQUE, « La Griselda de Pétrarque... », cit. Il faut dire que, pour Pétrarque, l'interprétation de l'allégorie est un exercice complexe, comme il le dit à un jeune poète dans la *Sen.* IV, 5, § 5, au sujet de l'*Énéide* de Virgile : « [...] la différence entre les intelligences est infinie et plusieurs interprétations sont permises, pour peu qu'elle soient vraies et qu'elles s'appuient sur le texte » (je reprends la traduction de PÉTRARQUE, *Lettres de la vieillesse*, cit., p. 74).

de cette interprétation que Pétrarque a autorisée, nous allons l'analyser par rapport au schéma narratif de la nouvelle et par rapport à l'ensemble des *Seniles*: et d'abord, est-ce de Dieu ou de la fortune que nous parle l'histoire de Griselda?

Les revirements de la fortune constituent le ressort narratif de la nouvelle de Boccace dans la mesure où chaque séquence correspond à une condition de l'héroïne en haut ou en bas de l'échelle sociale: dans un premier temps de pauvre bergère elle devient marquise; répudiée, elle retourne vivre dans sa chaumière, pour être réintégrée seulement à la fin dans son statut nobiliaire. Les changements d'habillement et de parure scandent symboliquement chaque tournant de l'histoire de l'héroïne. Lors de son ascension sociale inespérée, tout comme dans le moment de la chute, Griselda sait manifester sa noblesse de cœur tout en gardant son humilité naturelle. Elle est, comme le dit Boccace, imperturbable face aux coups de la fortune: «come l'altre ingiurie della fortuna avea sostenute, così con fermo viso si dispose a questa dover sostenere»; «con forte animo sostenendo il fiero assalto della nemica fortuna²⁶». Chez Pétrarque, les termes de ce conflit entre le personnage et la fortune sont souvent atténués et l'on retrouve plutôt la référence à la *sorte*, au destin, de la part de Griselda, mais aussi de Gualtieri (dans son discours initial à ses sujets: «Quicquid in homine boni est, non ab alio quam a Deo est. Illi ego et status et matrimonii mei sortes [...] commiserim²⁷ »).

Pour mieux comprendre l'attitude différente des deux auteurs dans leur représentation du conflit opposant Griselda à la fortune, il est intéressant d'étudier plus en détail un passage des deux nouvelles où le personnage exprime sa condition. C'est le moment hautement dramatique où Griselda est répudiée car le marquis se destine à de noces de haut rang. Chez Boccace, les mots de Griselda qui accompagnent le geste de la restitution de la bague sont empreints d'une grande dignité, le ton étant presque nuancé de défi:

Signor mio, io conobbi sempre la mia bassa condizione alla vostra nobiltà in alcun modo non convenirsi, e quello che io stata son con voi da Dio e da voi il riconoscea, né mai, come donatolmi, mio il feci o tenni ma sempre l'ebbi come prestatomi; pia-

26. *Griselda* § 41 et § 48. Dans la traduction de Nardone, p. 49: «mais de même qu'elle avait fait face aux autres offenses de la fortune, de même, le visage serein, elle se prépara à faire face à celle-là» et p. 51: «faisant face avec force courage au revers cruel de sa mauvaise fortune».

27. *De insigni obedientia* § 6. H. Lamarque traduit (p. 73): «Tout ce qu'il y a de bon en l'homme n'a d'autre origine que Dieu. C'est donc à lui que je veux m'en remettre, pour qu'il détermine mon état futur et mon mariage [...] ».

cevi il rivolerlo, e a me dee piacere e piace renderlovi: ecco il vostro anello col quale voi mi sposaste, prendetelo.²⁸

C'est le premier long discours de Griselda : auparavant elle n'avait fait que prononcer de courtes phrases de soumission : « Signor mio, egli è in casa » (§ 16) ; « Signor mio sì » (§ 21) ; « Signor mio fa di me quello che tu credi [...] » (§ 28) ; « Signor mio, pensa di contentar te [...] » (§ 36)²⁹. Ici, en revanche, elle tient pour la première fois un vrai discours, et elle le fait en philosophe. Pour ce passage, Vittore Branca renvoie dans les notes de son édition au passage de Job I, 21 : « Dominus dedit, Dominus abstulit ; sicut Domino placuit, ita factum est ». Mais ce n'est pas seulement à la sagesse biblique que Boccace fait allusion ici ; sur les lèvres de Griselda résonne un *topos* sur la précarité des biens de fortune que les philosophes stoïciens, et notamment Sénèque, avaient tant de fois allégué pour exhorter le sage au détachement du monde :

Ideo magnus animus conscius sibi melioris naturae dat quidam operam ut in hac statione qua positus est, honeste se atque industrie gerat, ceterum nihil horum quae circa sunt, suum iudicat, sed *ut commodatis utitur*, peregrinus et properans.³⁰

Aussi, dans un passage de son traité *De tranquillitate animi*, Sénèque avait-il développé cette idée des prêts ou dépôts de fortune, jusqu'à imaginer un discours – prototype de celui de Griselda ? – où le sage se défend d'avoir de l'attachement pour les biens qu'il doit restituer :

[...] non mancipia tantum possessionesque et dignitatem, sed corpus quoque suum et oculus et manum, et quicquid cariorum vitam facit seque ipsum inter precaria numerat, vivitque *ut commodatus sibi et reposcentibus sine tristitia redditurus*. Nec ideo

28. *Griselda* § 44. Dans la traduction de Nardone, p. 49 : « Monseigneur, j'ai toujours su que mon humble naissance ne convenait en aucune façon à votre noblesse, et ce que j'ai été grâce à vous, je reconnaissais que cela venait de Dieu et de vous, et je ne le tins comme mien, mais comme un prêt ; il vous plaît de le retrouver, et cela doit me plaire et me plaît de vous le rendre. Voici l'anneau par lequel vous m'avez épousée : reprenez-le ».

29. Dans la trad. de Nardone : « Monseigneur, il est à la maison » et « Oui, monseigneur » (p. 43), « Monseigneur, fais de moi ce que tu crois [...] » (p. 45), « Monseigneur, songe à te contenter [...] » (p. 47).

30. SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, texte établi par François Préchac et traduit par Henri Noblot, Paris, Les Belles Lettres, tome V, 1964, l. XIX, 120, § 18 : « C'est pourquoi une grande âme, consciente de la supériorité de sa nature, a soin de se comporter au poste où elle est placée, avec honneur et vaillance ; au demeurant, elle ne fait son propre d'aucun des objets qui l'entourent ; elle en use comme d'objets prêtés, étrangère de passage et pressée ». Mais aussi cet autre passage du livre VIII, 74, § 18 (ed. cit., tome III, 1957) : « Omnia ista nobis accedant, non haereant, ut si abducuntur, sine ulla nostri laceratione discedant. Utamur illis, non gloriemur, et utamur parce *tamquam depositis apud nos et abituris* » (« Accordons à tout cela le libre abord, non l'accointance, de façon que, si on nous le retire, la séparation se fasse sans déchirement. Qu'on en use sans fausse gloire, qu'on en use avec retenue, comme d'un dépôt qu'il faudra quitter »).

vilis est sibi, quia scit se suum non esse; sed omnia tam diligenter faciet, tam circumspice, quam religiosus homo sanctusque solet tueri fidei commissa. Quandoque autem reddere iubebitur, non queretur cum fortuna, sed dicet: 'Gratias ago pro eo quod possedi habuique. Magna quidam res tuas mercede colui, sed quia ita imperas, cedo gratis libensque. Siquid habere me tui volueris etiam nunc, servabo; si aliud placet, ego vero factum signatumque argentum, domum familiamque meam reddo, restitui.'³¹

Pétrarque, l'auteur du *De remediis utriusque fortunae*, n'ignorait pas ce *topos*, qu'il pouvait trouver reformulé chez tant d'auteurs chrétiens. Il s'en sert, par exemple, dans la *Fam.* V, 18 à Guido Sette pour traiter de sa propre condition³². Mais lorsqu'il fait parler sa Griselda, il prend soin de l'occulter: dans son discours, l'héroïne de la patience et de la fidélité met plutôt l'accent sur sa soumission due à la conscience de son indignité face à Gualtieri:

Ego – inquit, — mi domine, sempre scivi inter magnitudinem tuam et humilitatem meam nullam esse proportionem; meque nunquam tuo, non dicam coniugio, sed servitio dignam duxi, inque hac domo, in qua tu me dominam fecisti, Deum testor, animo sempre ancilla permansi. De hoc igitur tempore que tecum multo cum honore longe supra omne meritum meum fui, Deo et tibi gratis ago; de reliquo, parata sum bono pacatoque animo paternam domum repetere atque ubi pueritiam egi senectutem agere et mori, felix sempre atque honorabilis vidua, que viri talis uxor fuerim.³³

31. SÉNÈQUE, *Traité philosophiques*, ed. François et Pierre Richard, Paris, Garnier, 1955, I, XI, p. 383: «[...] non seulement ses esclaves, ses biens, ses dignités, mais son corps aussi et ses yeux et ses mains et tout ce qui rend la vie plus chère, et sa personne même, ne sont à ses yeux qu'autant de locations. Il vit comme s'il n'était que prêté à lui-même; préparé à se restituer sans tristesse à la première sommation. Et savoir qu'il ne s'appartient pas ne lui est point motif à s'avilir. Mais sa conduite est toujours aussi diligente et circonspecte que celle d'un homme scrupuleux et loyal quand il garde un dépôt commis à sa bonne foi. Venue l'heure de rendre, il ne se plaindra pas de la fortune, mais dira: 'Je te sais gré de ce que tu m'a mis en mains et confié. Cet entretien m'a coûté, certes, mais, puisque tu l'ordonnes, je te fais la restitution avec gratitude et de grand cœur. Si tu veux encore me confier quelque chose t'appartenant, j'y veillerai. Si tes desseins sont autres, voici ma vaisselle plate, ma maison, mon domestique: je te les rends, prends ton bien'».

32. PÉTRARQUE, *Lettres familières*, V, 18 § 3-4: «Fortuna contra me hactenus perpetuum bellum gerit [...] Quid sevit? quid minatur? nimis diu debitor suus sum: calculum ponamus: auferat que sua sunt, *nimis diu depositum eius servo*. Quid cogitat? nulla mora est, nullum luctamen, tollat quicquid id est et nunquam reversura discedat» (PÉTRARQUE, *Lettres familières*, tome II, livres IV-VII, notices et notes de Ugo Dotti, traduction de André Longpré, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 212: «La fortune me livre jusqu'à maintenant une lutte continuelle. [...] Pourquoi se déchaîne-t-elle? Pourquoi me menace-t-elle? Je suis depuis trop longtemps son débiteur; faisons les comptes: qu'elle reprenne ce qui lui appartient, depuis trop longtemps j'en garde le dépôt. Que pense-t-elle? Je n'hésite pas, je ne résiste pas, qu'elle reprenne tout et qu'elle s'en aille pour ne jamais revenir»).

33. *De insigni obedientia*, § 40; dans la traduction de Lamarque, p. 89: «J'ai toujours su, mon seigneur, qu'entre votre grandeur et mon humble condition il n'y avait aucun rapport et jamais je ne me suis considérée comme digne, je ne dirai pas de vous avoir épousé mais de vous servir, et

L'allusion à la philosophie stoïcienne disparaît, bien que l'on retrouve un peu plus loin, à la fin de cette séquence, une phrase où le narrateur synthétise le comportement de Griselda dans des termes qui semblent correspondre, en raccourci, au passage de Boccace : « cum in mediis opibus inops semper spiritu vixisset atque humilis ³⁴ ». Ce n'est pas, en effet, sur le modèle du sage de Sénèque que Pétrarque façonne son personnage : nous ne retrouvons donc pas le courage et la fierté de la Griselda de Boccace mais, comme l'indique le lexique par l'abondance même des références au domaine sémantique de l'humilité (« humilitatem meam » ; « non [...] servitio dignam » ; « ancilla » ; « longe supra omne meritum meum ») la mansuétude et la douceur de la créature, *ancilla Dei*, qui chante les merveilles de son Créateur, comme dans le *Magnificat*. Y aurait-il une intention critique derrière cette reformulation que Pétrarque fait subir au thème de la fortune par rapport à la nouvelle de Boccace ?

Revenons alors au contexte épistolaire et au destinataire de ce livre des *Seniles* qui est, nous l'avons dit, l'avant dernier du recueil.

La *Sen.* XVII, 2 commence comme une *consolatoria* à Boccace au sujet des mauvais coups de fortune : plusieurs fois Boccace s'était déjà plaint de sa pauvreté, comparant sa situation à celle, plus favorable, des autres. Dans sa lettre, Pétrarque traite des biens de fortune et de la façon dont l'homme de lettres doit considérer les richesses. Il ne faut pas, dit-il, que son ami accuse la fortune, puisque, s'il est dépourvu de richesses, il a toutefois reçu en sort des biens plus précieux, d'ordre intellectuel et spirituel. De plus, la fortune n'a aucun pouvoir sur les hommes puisque c'est à Dieu qu'ils doivent tout :

Doleo equidem et indignor, dicerem fortune siquid illam esse crederem ; nunc irasci non audeo si, que letos mestosque nos faciunt, non temere, ut communis habet assertio, sed Maioris arbitrio eveniunt ³⁵

dans cette maison dont vous m'avez faite la maîtresse, toujours, Dieu m'en est témoin, je suis restée moralement une servante ; par conséquent, de cette époque, moi qui ai vécu avec vous, entourée de grands égards beaucoup plus que je ne le méritais, je rends grâce à Dieu et à vous ; pour le reste, je suis prête à regagner la maison de mon père docilement et sans ressentiment, et là où j'ai passé mon enfance, à passer ma vieillesse et à mourir, veuve toujours heureuse et digne de respect, pour avoir été l'épouse d'un tel homme.

34. *De insigni obedientia*, § 45 ; trad. Lamarque (p. 91) : « car au milieu des richesses elle avait toujours vécu pauvre et humble en pensée ».

35. *Sen.* XVII, 4 in PETRARCA, *Epistole*, ed. Ugo Dotti, cit, p. 844, que nous traduisons : « Cependant cela m'attriste et j'en suis désolé pour toi : je maudirais la fortune si je me souciais d'elle, mais je n'ose point me mettre en colère, du moment où tout ce qui nous réjouit ou qui nous afflige ne provient nullement du hasard, comme le croient les gens du commun, mais de la volonté de Dieu ».

Nous retrouvons, en somme, l'idéologie du *De insigni obedientia*; un lien thématique très fort est donc assuré entre la nouvelle et son contexte épistolaire, la nouvelle prolongeant en quelque sorte le dialogue philosophique établi avec le destinataire de la lettre. Mais dans cette même lettre, la réflexion autour des biens de fortune concerne moins la conduite du bon chrétien vis-à-vis de Dieu que la définition d'une éthique de l'homme de lettres et de sa place dans la société. Aussi pourrait-on considérer la *Sen.* XVII, 2 comme un diptyque où le portrait de l'intellectuel – Boccace – affligé par le besoin, mais riche des dons de son esprit, est suivi de l'autoportrait d'un Pétrarque passionné de son art et insouciant de toute préoccupation matérielle. En effet, après avoir accepté l'éloge de son ami qui l'avait défini comme l'initiateur des études de type humaniste, Pétrarque se livre à une célébration idéalisante de sa mission d'écrivain. En dépit de son âge avancé et d'une santé déjà très compromise, il continue de veiller et d'écrire, fidèle – comme sa Griselda – à sa propre nature et à sa vocation. Il est, écrit-il, un *senex occupatus*, et sa traduction de la nouvelle de Boccace va révéler à tout son entourage à quel point il est encore capable de déployer des énergies intellectuelles dignes d'admiration :

Cum ad finem veneris, fessus dices : « Est ne hic amicus meus, eger ille senex occupatus? An nescio quis alius eiusdem nominis, sanus iuvenis otiosus? Ego ipse me, fateor, et pervicaciam meam miror. Vale.³⁶

Une attitude agoniste qui le rapproche de son mythe du sage ancien, de l'âme grande qu'aucune difficulté, ni l'âge, ni la maladie, n'entrave dans sa recherche du bien.

En élargissant à présent l'analyse au reste des *Seniles*, force est de constater que les thèmes de la fortune, de la gloire, des richesses et du pouvoir y sont particulièrement récurrents³⁷. Ouvrage de la vieillesse, ce recueil se présente comme le bilan définitif de la vie de l'auteur : il en ressort le portrait d'un sage capable d'éviter les leurre de l'ambition, loin des palais et des cours des seigneurs, tout absorbé par la haute mission morale et artistique qu'il s'est assignée. Aussi Pétrarque décline-t-il au gré des

36. *Sen.* XVII, 1, p. 845, que nous traduisons : « Lorsque tu auras tout lu, fatigué, tu diras à la fin : 'S'agit-il bien de mon ami, d'un homme malade, vieux, accablé par le travail? Ou alors d'un autre du même nom, jeune, en pleine santé et maître de tout son temps?' Moi-même, je te l'avoue, je suis surpris de moi et de ma ténacité. Adieu ».

37. Nous n'avons pas besoin, pour notre propos, d'enregistrer toutes les occurrences de ces thèmes. Pour la fortune en particulier, voir Guido BALDASSARRI, « Il tema della fortuna », in *Motivi e forme delle Familiari di Francesco Petrarca*, cit., p. 527-548.

occasions et des correspondants le motif de tradition stoïcienne de l'*aurea mediocritas*.

Dès l'ouverture du recueil, dans la lettre I, 1 à Simonide, l'auteur se présente en homme libre, ayant toujours préféré une vie tranquille à la carrière politique qu'il aurait pu facilement embrasser en suivant l'appel des seigneurs. Affligé par la perte récente d'êtres chers, il affiche pourtant un programme de résistance, la volonté d'exercer une maîtrise héroïque sur les passions: «Spero non me flentem cernit amplius fortuna: stabo si potero; si minus, siccum sterne ac tacitum: turpior est gemitus quam ruina»³⁸.

C'est en effet dans le domaine privé, dans les liens de l'amitié et des cœurs que Pétrarque a recherché son bonheur, n'ayant jamais attaché trop d'importance, dit-il à son correspondant Matteo Longhi, archidiacre de Lièges, à la gloire qui pouvait lui venir d'une position publique prestigieuse: il n'y a que dans l'humilité et dans le retrait que l'homme puisse vivre heureux³⁹.

Quant aux richesses, elles ne sauraient nullement représenter des biens réels pour le sage, car leur possession n'est jamais entière et définitive, comme Pétrarque l'explique dans la *Sen.* II, 2 à Francesco Bruni, dans une lettre entièrement consacrée au thème de la pauvreté. Nous retrouvons dans cette lettre comme dans la *Sen.* XVII, 2, adressée à Boccace, l'idée qu'il ne faut pas se plaindre de la fortune, comme le fait le vulgaire, puisque tous les biens sont dispensés par Dieu:

Non est ambitio nec cupiditas quidem ulla non dicam fortunae, ut vulgus, sed Dei, dona laete si offerantur admittere, tranquille si auferantur amittere, grate ac sobrie illis uti, aequanimiter carere, sic ut rebus tuis omnibus, seu prosperis seu adversis idem animus, isque invictus, infra se positus pari vertice semper emineant⁴⁰.

38. *Sen.* I, 1, § 3 «La fortune, je l'espère, ne me verra plus pleurer: je resterai debout, si je le puis; sinon, elle me terrassera, sans une larme et sans un mot de ma part. La plainte est plus honteuse que la chute».

39. *Sen.* XIII, 8, du 6 janvier 1371: «Potui equidem altius ascendere, sed nolui, omnis michi altitudo suspecta est. Mansi ergo in humilitate mea, id utilius credens atque iocundius» («J'aurais pu monter plus haut, mais je n'ai pas voulu, car je me méfie des positions élevées. Je restai donc dans mon état modeste, croyant que c'était plus utile et plus agréable»).

40. *Sen.* II, 2, § 14: «ce n'est en rien de l'ambition, ni même de la convoitise que d'accepter avec joie, s'ils nous sont offerts, les présents – non point de la fortune, comme dit le vulgaire, mais de Dieu; de les perdre avec sérénité s'ils nous sont repris; d'en user avec reconnaissance et parcimonie, de s'en passer tout en restant d'égale humeur – en sorte que, au comble du bonheur comme du malheur, ton esprit demeure identique, et surgisse toujours, invincible, dominant le reste d'aussi haut qu'auparavant».

Dans l'élégance de cette opposition qui joue sur l'équivalence syllabique et phonique des mots («laete si offerantur admittere»; «tranquille si auferantur amittere») se fige un concept philosophique que nous avons déjà rencontré à propos du discours de Griselda et qui s'inspire des figures de Job et du sage de la philosophie stoïcienne. Nous retrouvons, de plus, la distinction entre Dieu et la Fortune, un motif certes polémique, puisque Pétrarque conteste la notion populaire et traditionnelle de fortune et prend soin de rétablir l'orthodoxie chrétienne concernant la Providence et le libre arbitre. Aussi, dans la *Sen.* II, 5 à Lélius, alias Angelo Tosetti, il dit: «quod tibi nunc [...] vis fortune seu voluntas potius Dei fecit⁴¹». Et dans la *Sen.* VIII, 3 à Dino del Garbo qui avait interrogé Pétrarque au sujet de l'opinion et de la fortune: «passim certe multos invenias qui fortunam propitiam non virtuti tantum, sed divino etiam auxilio anteponant, et fortune amici malint esse quam Dei⁴²». Encore, dans sa lettre à Boccace au sujet tragique de la peste, Pétrarque s'en prend aux astrologues qui vont chercher parmi les étoiles les causes secrètes des malheurs de l'humanité; nous devons tout à Dieu, précise-t-il, y compris le mal et les souffrances:

Magna quidem pars querelarum humanarum non iniusta modo, sed stulta est; illud ergo consultius ac rectius et fateri et credere: nil hominibus sine iusto, licet abdito, Dei iudicio evenire, neque fortunam immeritam et incognitam lacerare⁴³.

C'est encore le problème de l'attitude humaine face aux épreuves et à la tentation, celui que Pétrarque a vu comme étant le message profond de l'histoire de Griselda.

De la nouvelle aux lettres et des lettres à la nouvelle: dans ce circuit de sens qui rattache la morale de Griselda à l'ensemble des *Seniles*, le lecteur est confronté continuellement à la définition d'un idéal de vie, d'un modèle: suivre son destin, suivre la volonté de Dieu, et faire preuve de courage dans l'adversité. Ainsi, ce recueil qui s'ouvre par un programme moral de courage et de constance, celui de l'auteur face à la fortune, s'achève de

41. *Sen.* II, 5, § 3: «[...] ce que le pouvoir de la fortune, ou plutôt la volonté de Dieu t'a imposé».

42. *Sen.* VIII, 3, § 18: «Sans doute tu en trouveras beaucoup qui placent une fortune propice non seulement avant la vertu, mais même avant le secours de Dieu, et qui préfèrent être les amis de la fortune plutôt que ceux de Dieu».

43. *Sen.* III, 1, § 6: «La plupart des plaintes humaines sont moins injustes qu'insensées; il est donc plus sage et plus exact d'admettre et de croire que rien n'arrive aux hommes sinon par le jugement caché, mais juste, de Dieu, et de ne pas s'en prendre à la Fortune, qui ne l'a pas mérité et qu'on ne connaît pas».

façon emblématique par le triomphe de la patience, comme dans un apologue. Par moments, le lecteur serait tenté de superposer aux traits de l'héroïne de la nouvelle ceux de l'auteur, lui aussi poursuivi par la fortune, lui aussi modèle de sagesse et de persévérance. Ils ont en commun l'idéal de l'*aurea mediocritas* et cet abandon confiant à la volonté de Dieu qui, nous l'avons vu, constitue pour Pétrarque le fondement même de la sagesse chrétienne. Même si la moralité explicite de la nouvelle nous présente, alors, l'histoire de Griselda comme une simple allégorie de la fidélité de l'âme à son Créateur, la façon dont la nouvelle s'insère dans son contexte épistolaire et dans l'ensemble des *Seniles* ouvre sans doute la voie à une interprétation plus ponctuelle : la représentation du destin de l'intellectuel, du sage chrétien face aux orages de la vie.

Enfin, Griselda est bien plus qu'une simple expérience narrative ou une leçon de style, et aussi plus qu'un *exemplum* chrétien. Elle est la projection idéale de l'auteur ; elle est l'un des symboles de cette biographie – ou légende – de l'homme de lettres que Pétrarque livre, dans l'ouvrage de sa vieillesse, au cercle de ses amis et à la postérité.